

Valerio Varesi

Les Ombres de Montelupo



Traduit de l'italien par
Sarah Amrani

Agullo

© 2005 Edizioni Frassinelli
Titre original : *LE OMBRE DI MONTELUPO*

© Agullo Éditions, 2018 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

1.

Le jour de la Saint–Martin, les affiches sur Paride Rodolfi firent leur apparition au village. Elles disaient qu’il n’avait pas disparu, qu’il était en vie et en bonne santé. La dernière, on l’avait placardée peu avant l’arrivée du commissaire Soneri, et il tomba dessus alors qu’elle ruisselait de colle. Cet avis, qui sentait les ennuis et le mystère à plein nez, ne lui plut guère. Et il n’avait pas encore eu vent de la rumeur selon laquelle les Rodolfi étaient dans le pétrin. Des murmures imprégnés d’envie, mais contenus par le respect qu’imposaient la villa monumentale sur le chemin de crête, la villa du Talus, et l’immense usine de charcuterie. Le nom « Rodolfi » rappelait à Soneri une marque familiale, avec le charcutier replet et moustachu près d’un cochon bien gras. Une image, dans son cadre coloré ovale, qui hantait son imagination depuis son enfance, depuis qu’il l’avait aperçue pour la première fois ornant, telle une cravate, les jambons qui pendaient aux crochets des charcuteries embaumant le saindoux. Rien à voir avec l’ambiguïté de ces affiches : elles avaient beau annoncer une bonne nouvelle, elles ne parvenaient pas à cacher que quelque chose clochait.

Une curiosité agaçante l'accabla. Il leva son regard sur le cercle des montagnes alentour qui semblait coupé à mi-hauteur par des nuages bas d'un gris souris, et il imagina les brèches des sommets fichées dans le ventre de cette brume comme de vieilles dents. Plus bas, les bois de châtaigniers se dépouillaient lentement dans les flaques de rosée : ils ne sécheraient qu'avec le gel. La pensée de l'humidité lui redonna de l'énergie : elle ferait pousser les champignons qui l'avaient fait monter jusque-là, dans cette vallée qu'il connaissait depuis tout petit. Il s'imaginait retrouver le dialecte guttural des montagnards et l'envie de marcher accompagné du seul bruit de ses pas. L'été en ville, passé à transpirer dans la chaleur étouffante qu'il détestait, avait été pénible. Puis l'automne et le remplacement du commissaire de police, avec la procession des nouvelles dispositions, circulaires et directives, l'avaient épuisé. Après des années à la Questure, il sentait croître son exaspération jour après jour. Ainsi, Angela, sa compagne, lui avait-elle presque ordonné de décrocher et lui, au lieu de passer deux semaines sur la Côte d'Azur, avait décidé d'aller ramasser des champignons.

Il avait l'opportunité d'échapper au brouillard de Parme et il s'y était enlisé malgré tout, dans cette vallée des Apennins où le soleil rasant de la mauvaise saison ne pénétrait presque pas.

« Je cherche le calme, s'était-il excusé auprès de son amie, je n'en peux plus des histoires de bureau.

— Va où tu veux, lui avait-elle répondu, sceptique, de toute façon, en ce moment, je ne pourrai te suivre nulle part, je croule sous le travail. »

C'est pourquoi il était parti plutôt serein, sans culpabiliser. Mais dès qu'il avait mis un pied au village, il s'était vu contrarié par cette effervescence fébrile, comme un chœur de chuchotements sous les apparences tranquilles, une sueur froide transpirant dans l'immobilité.

Sur la place aussi il y avait un avis, dans la vitrine de la mairie, et Soneri en relut attentivement le texte tandis qu'il allumait son *toscano* : « Nous informons les habitants que monsieur Paride Rodolfi est en excellente santé et qu'il est parfaitement en mesure de tenir ses engagements professionnels. Nous remercions les habitants pour la sollicitude qu'ils nous ont témoignée. »

Il essaya de penser aux champignons et aux rejetons de hêtre qui devaient avoir poussé dans le sous-bois trempé. Il était impatient que le ciel soit un peu dégagé pour aller plus haut et cueillir la floraison éphémère d'un bolet. Il n'aspirait qu'à rester loin de tout, sauf des bois et des champignons.

Il ne pensa plus aux affiches, mais Maini, son ami d'enfance, avec qui il était souvent en contact, les lui rappela.

« Tu ne pouvais tomber plus à propos, commença-t-il, on a vraiment besoin d'un commissaire ici.

— Je ne veux être mêlé à aucune enquête », tint à préciser aussitôt Soneri.

Ils s'étaient assis au bar *Rivara* et ils regardaient la place remplie de stands pour le marché du dimanche matin. Un bourdonnement incessant, un fond sonore plein d'inquiétude montait des étalages.

« Qu'est-ce qui t'a pris de venir jusqu'ici en novembre ? lui demanda Maini.

— Tu sais que je vais aux champignons, répliqua le commissaire avec un geste vague vers les montagnes recouvertes de brouillard.

— Cette année, tu tombes mal : l'été a été trop sec et ils se sont calcinés tout juste sortis de terre.

— Vous dites toujours ça, dit Soneri en haussant les épaules, c'est le temps qui est trop sec, ou il a trop plu, ou ce sont les maladies... Je ne me décourage pas pour autant ! »

Maini se mit à rire, observa les tables où étaient assis les vieux et changea de sujet :

« Que penses-tu des affiches ? »

— Pour moi, ça ressemble à une mascarade, soupira-t-il. Aujourd'hui, c'est jour de fête, n'est-ce pas ? »

À ce moment firent leur apparition Volpi, le garde-chasse, et Delrio, l'agent de police. Ils prirent place près d'eux en silence, les saluant d'un simple geste.

« Le fait est que personne n'a vu Rodolfi dans les parages, insista Maini.

— Si, fit remarquer Volpi, quelqu'un, hier soir. Il y avait une voiture identique à la sienne devant la pharmacie.

— Qui a dit ça ?

— Des gens en parlaient ce matin, répondit vaguement le garde-chasse.

— Il y a une semaine de ça, il a mentionné qu'il devait partir quelque temps, souligna Delrio. Un voyage d'affaires. C'est une employée qui l'a entendu, la fille de Biavardi.

— Et pourtant l'équipe de chasseurs de Case Bottini a reconnu sa chienne vendredi : elle errait sur les hauteurs de l'Arête pelée, le contredit Volpi.

— Peut-être y avait-il quelqu'un d'autre, tenta de minimiser Delrio.

— C'est sans doute à cause d'une dispute avec sa femme, plaisanta Maini, tout le monde sait qu'ils ne font plus bon ménage et que de temps en temps il s'en va passer quelques jours dans les bois avec les sangliers.

— Et il leur tire dessus la nuit, affirma Volpi d'un air grave. On a entendu des coups de feu par ici, et ils semblaient provenir d'un fusil Franchi à canons superposés.

— On en entend beaucoup, des coups de feu, continua Delrio, et on ne sait pas qui tire. Mais ce sont toujours des décharges isolées, de quelqu'un aux aguets.

— Ces montagnes pullulent de braconniers, concéda le garde-chasse. Pour les attraper, il faudrait l'armée.

— Si quelqu'un est rapide, difficile de l'attraper. Ici, même les Allemands s'y sont cassé les dents avec les résistants, rappela Maini. Mais s'agit-il bien de braconniers? »

La phrase resta en suspens et se perdit dans le silence. Soneri, qui écoutait légèrement agacé, entendit le vacarme du bar monter en puissance alors qu'il était assailli par une puanteur de vieille fumée et d'humidité. Après quelques secondes, Volpi souleva une main et la laissa retomber lourdement sur la table. Le geste d'un alphabet muet que connaissait le commissaire. Les autres aussi comprirent et sourirent. Puis Maini reprit son discours :

« Il semblerait que dernièrement Rodolfi n'était plus..., et il bougea la main avec la paume vers le haut. Dépression, ajouta-t-il.

— En effet, pour en arriver à mettre des affiches... »

Rivara se présenta avec le malvasia. Il posa les verres et déboucha la bouteille. Il accomplissait des gestes silencieux et précis avec ses grandes mains à la peau épaisse. Puis, soudain, il annonça :

« Il a été vu ce matin.

— Où ? demanda Maini.

— Chez lui, rétorqua Rivara en levant le menton vers les montagnes. Il faisait les cent pas dans la cour et il avait l'air accablé.

— Qui l'a vu ? le brusqua Volpi.

— Mendogni. Il est passé par là avec son tracteur en allant à Campogrande.

— Il n'y a que des rumeurs discordantes, ricana Soneri.

— Les coups de feu m'inquiètent davantage, continua Delrio. À toute heure, alors que la chasse aux sangliers est fermée... Ça se trouve, quelqu'un est en train de faire des conneries.

— Va le raconter aux carabinieri, dit le commissaire d'un ton tranchant.

— Ils le savent déjà. Et puis eux aussi les entendent », dit Delrio.

Ils levèrent leur verre et portèrent un toast.

« J'imagine que vous avez déjà pris ce qu'il y avait à prendre, sourit Soneri en faisant allusion aux champignons.

— Pas grand-chose, voulut nuancer Volpi, question de chance. »

Les nuages s'étaient un peu dispersés et ils purent entrevoir devant eux le col du Duc et les taches plus sombres des pins.

« J'avais presque envie de grimper cet après-midi », lâcha le commissaire.

Volpi le fixa avec une grimace de désapprobation.

« À quatre heures, il fait déjà nuit. Il vaut mieux y aller le matin et revenir au village pour l'heure du déjeuner. »

Il y avait comme une inquiétude dans sa voix, mais Soneri n'y prêta pas attention parce que son interlocuteur ajouta :

« Les champignons travaillent dans l'humidité de la nuit ; ou tu en trouves le matin, ou il n'y en a pas.

— À mon avis, s'il voulait faire savoir à tout le monde que tout allait bien, il suffisait qu'il fasse un saut au village. Pourquoi mettre des affiches ? reprit de plus belle Delrio, que cette histoire ne convainquait pas.

— Et quand diable est-il jamais venu au village ? répliqua Volpi. Il n'y a que son père Palmiro qui vienne, lui qui vendait les cochons sur la place et qui est né tout près d'ici.

— Rivara a dit tout à l'heure que Mendogni l'a vu dans la cour... » répéta Maini.

Delrio l'observa d'un air perplexe.

« Les gens voient souvent bien des choses qui n'existent pas... Et la route qui va à Campogrande passe loin de la villa.

— Sa Mercedes était garée devant la pharmacie hier soir.

— Ça pouvait être sa femme qui cherchait la pharmacie de garde. Il paraît qu'elle survit à coups de médicaments », ajouta Delrio.

Soneri s'efforçait de penser à autre chose. Aux sentiers dans les bois, surtout. Et en attendant, il observait les marchands ambulants qui, sur la place, avaient commencé

à fermer leurs étalages au moment où le ciel, à son tour, fermait la porte à tout rayon sur les montagnes. L'un d'eux, qui portait de grosses chaussures, entra dans le bar pour se réchauffer.

« Vous êtes déjà sur le point de partir ? lui demanda Rivara.

— À quoi bon rester ? On ne vend pas. On dirait que les gens sont tout excités.

— C'est la fête de la Saint-Martin », dit l'aubergiste en guise de justification.

Le marchand ambulante le regarda sans grande conviction.

« Ils s'en fichent de saint Martin, dit-il avec ironie. Ils pensent à Rodolfi. Mais que s'est-il passé ?

— On le croyait disparu, puis on l'a aperçu. Et aujourd'hui, des affiches ont été placardées pour informer le village qu'il est sain et sauf, expliqua Rivara.

— Je les ai remarquées, acquiesça le marchand en avalant sa grappa. Selon moi, cette histoire sent le roussi. »

Delrio s'adressa aux autres :

« Vous voyez ? Même quelqu'un qui n'est pas du coin devine tout de suite qu'il y a un truc bizarre.

— Le commissaire est venu jusqu'ici exprès », plaisanta Rivara en indiquant Soneri.

Le marchand le regarda avec incrédulité, sans comprendre.

— « C'est vraiment si grave que ça ? demanda-t-il.

— Ça se pourrait... lâcha Volpi sur un ton ambigu.

— On verra comment ça finira, ajouta Delrio.

— Quoi qu'il en soit, dit Soneri en coupant court à la conversation, moi je suis là pour aller aux champignons. »

Le marchand éclata de rire, paya et sortit.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Tandis qu'il se levait à son tour et observait la place qui se vidait, Soneri se rendit compte que cette histoire l'intriguait, et la chose l'irrita autant que les symptômes d'un rhume.

« On se revoit aujourd'hui pour la *torta fritta*? » demanda Maini.

Soneri observa le ciel de plus en plus sombre, puis répondit :

« Y a des chances.

— Il est inutile d'espérer, le découragea Maini en faisant allusion au temps, aujourd'hui, il ne changera pas. »

Le commissaire ouvrit grands les bras, salua et se dirigea vers l'auberge de l'*Écureuil*, où il avait réservé une chambre. Dès qu'il y entra, l'odeur parfumée des *tortelli* fourrés aux châtaignes, mélangée à celle de la sauce aux bolets, réveilla des souvenirs d'enfance endormis par les saveurs grossières d'un trop grand nombre de mauvaises brasseries.

Sante Righelli, le propriétaire, l'accueillit avec cette timidité bourrue des montagnards qui confine aux mauvaises manières. Soneri le scruta et lui trouva une ressemblance avec le charcutier de la marque Rodolfi.

« Vous n'avez pas eu de chance avec le temps, commenta Righelli.

— Nous sommes en novembre... justifia Soneri. Au moins l'humidité fera pousser les bolets. »

Le propriétaire secoua la tête.

« Vous n'aurez pas non plus de chance de ce côté-là.

— Au pire, je me reposerai. »

Sante fit quelques pas et l'invita à le suivre dans la salle où de nombreux clients déjeunaient déjà, mais il s'arrêta sur le seuil.

« J'espère que vous pourrez vraiment vous reposer, murmura-t-il, la voix bizarrement altérée.

— Vous croyez que je ne dormirai pas la nuit ?

— Non, non, précisa Sante, pour ce qui est de dormir, aucun problème, c'est juste qu'au village il y a un peu d'agitation.

— Je sais, ces affiches...

— Eh oui... confirma l'aubergiste avec une légère pointe de regret, j'espère que c'est seulement à cause de ça. »

Les phrases laissées en suspens semblaient sous-entendre autre chose, mais Soneri avait juré qu'il ne se laisserait pas entraîner dans cette histoire et il porta son attention sur l'épouse, Ida, qui sortait de la cuisine, énorme et ruisselante de sueur. Une montagnarde aux larges hanches qui avait l'air aussi indestructible qu'une maison cantonnière.

« Vous exhalez des senteurs auxquelles on ne peut résister, dit Soneri pour la féliciter.

— J'aimerais bien... répliqua la femme. Cette époque-là est révolue ! »

Et elle lança un coup d'œil déçu à son mari, qui ne pipa mot.

— Vous les prenez par la gourmandise, plaisanta Soneri.

— C'est la seule manière, constata-t-elle. Et il semblerait que j'aie du succès. Les clients sont nombreux, même ceux qui passent par la nationale, des gens qui voyagent, des chauffeurs-routiers qui montent jusqu'ici depuis l'autoroute. J'ai des admirateurs partout, dit-elle en ricanant.

— Et puis aujourd'hui c'est la fête du village.

— C'est tous les jours la fête, désormais. Nous avons le même menu le week-end et la semaine. Les nouveautés sont ailleurs... lâcha Ida.

— À table, j'aime la routine, éluda Soneri en s'approchant d'une place libre.

— Alors, vous ne voulez pas le menu ? demanda Sante.

— Laissez faire la cuisinière. »

Il n'avait pas tort de donner carte blanche à Ida : trois sortes de *tortelli* fourrés aux châtaignes, aux pommes de terre et aux herbes, trois sortes de plats de viande : lapin, sanglier et chapon, de la polenta comme garniture, de la crème de sabayon pour finir et un bonarda sanguin. Son déjeuner terminé, les mets bien nourrissants, le vin et le ronronnement des conversations dans le restaurant avaient embrumé l'esprit du commissaire, si bien qu'il entendit son portable seulement après plusieurs sonneries.

« Tu es arrivé ? lui demanda Angela, dont la voix fluctuait à cause de la mauvaise qualité de la ligne.

— Ici, on capte mal, la prévint-il en sortant.

— Tu es à l'Écureuil ?

— Oui.

— J'en étais sûre.

— Qu'est-ce que j'y peux ? J'y suis comme chez moi, je connais les propriétaires... »

Il entendit un soupir à l'autre bout du fil.

« Pense à tous les endroits meilleurs qu'il existe certainement et que tu ne connais pas.

— Et pourquoi devrais-je changer si je m'y trouve bien ?

— Un de ces jours, je viendrai contrôler, dit-elle

en le menaçant d'un ton débonnaire. Mais qu'est-ce que tu as? Tu me sembles énervé.

— Non, pas énervé... marmonna Soneri sans conviction. C'est qu'ici on n'arrête pas de me parler d'un type qui aurait disparu, puis qui serait réapparu... Personne ne comprend ce qui se passe et donc il y a des rumeurs dans tous les sens. Vu mon métier, on ne me lâche pas.

— T'es sûr que ce n'est pas toi qui es curieux?

— Bah, un peu, oui, admit le commissaire. Moi je voudrais parler de champignons, mais toutes les personnes que je rencontre veulent me parler de ça.

— Mais qui a disparu? Quelqu'un d'important?

— Paride Rodolfi, le proprio de l'usine de charcuterie.

— Dis donc! commenta Angela. Ce n'est pas n'importe qui. Je connais l'avocat de son entreprise : un avocat en droit civil. Je comprends qu'on en parle, là-bas tout le monde a partie liée avec Rodolfi, certains parce qu'ils travaillent pour lui, d'autres parce qu'ils font des affaires avec lui.

— Je sais, mais le fait est que... »

Le commissaire s'interrompit, il avait brusquement perdu le fil de sa pensée. Il se rendit compte ensuite que lui-même ne savait pas pour quelles raisons cette histoire lui semblait si étrange.

« Quoi? » insista Angela.

Alors Soneri énuméra les faits dans l'ordre pour mettre au clair ses propres idées :

« Il y a des affiches où l'on informe que Rodolfi est vivant et en bonne santé. Mais personne n'avait dit qu'il était mort, on pensait seulement qu'il était parti quelque temps.

— Quand quelqu'un disparaît, on soupçonne toujours qu'il puisse être mort, essaya d'expliquer Angela.

— Bien sûr. Mais même maintenant, avec les affiches, on n'a pas la certitude qu'il est en vie. Quelqu'un affirme l'avoir vu, mais personne ne peut le jurer.

— Oh mon Dieu, commissaire, murmura Angela, je ne t'ai jamais senti aussi confus. J'espère que c'est dû à la lourdeur du repas. Va faire un tour pour t'aérer l'esprit et essaie de te reposer.

— J'ai l'impression que tout le monde en sait bien plus qu'il ne dit, mais comme je ne dispose pas d'autres éléments moi aussi je suis perdu, je n'arrive pas à réfléchir, expliqua le commissaire.

— Tu veux un conseil? Ne t'en mêle pas. Parcours tes montagnes et laisse-les chercher Rodolfi tout seuls, s'il s'est perdu », conclut Angela.

À deux heures et demie, le village somnolait encore dans les vapeurs du bouillon de viande. Soneri monta dans sa chambre, mit ses bottes en caoutchouc et s'esquiva sans se faire voir de Sante. Pour une fois, il suivait les conseils d'Angela. Et puis ces bois lui étaient familiers, il s'y déplaçait les yeux fermés. Il emprunta la route de Montelupo avec l'intention de monter deux kilomètres environ sur la chaussée avant de pénétrer dans la hêtraie. Une petite trotte pour vérifier son souffle. Il commença d'un pas régulier en observant, de temps en temps, le village qui rapetissait. Il leva son regard vers le sommet quand il fut arrivé au réservoir d'eau potable, où se trouvait une fontaine. Le brouillard était un peu plus haut, à dix minutes de marche. Le premier voile de vapeur l'effleura à Boldara, là où finissait le bitume.

Puis des clairs-obscurs intermittents, selon l'envie du vent qui effrangeait les nuages. Ce n'est que lorsqu'il s'engagea sur le sentier de la hêtraie que tout se referma. Les arbres et les fins branchages tout autour, le brouillard épais qui pesait depuis les hauteurs, et la terre noire sous ses pieds le firent frissonner. Il poursuivit, légèrement mal à l'aise, en s'enfonçant de plus en plus loin dans cet obscur tunnel. Il avait l'impression de ne pas être seul. Des pépiements d'oiseaux ou des frottements de bogues de châtaigne alternaient avec le bruit des pas d'un gros animal quelque part au fond du bois. Le brouillard et la brise emportaient les sons vers des directions imprécises, trompeuses.

Il avait grimpé sur une bonne distance quand il sentit qu'il avait chaud. Son cœur battait fort et sa respiration était irrégulière : il payait les trop nombreux cigares. Puis il regarda ses bottes incrustées de boue et il comprit le reste : il promenait avec lui au moins deux kilos de terre. Il les frotta contre la mousse et s'aperçut que la nuit allait tomber dans moins d'une heure. Alors, il descendit un bout de chemin et s'arrêta lorsqu'il entendit un bruit de branches brisées. Il pensa à un sanglier en fuite et, pendant un instant, il craignit que l'animal ne fonce sur lui. Mais le sanglier coupa par un couloir qui creusait en biais ce versant de la montagne, sans avancer à découvert sur le sentier, cherchant plutôt un abri au milieu du feuillage.

Soneri venait à peine de repartir qu'un tir fit trembler l'air, dont l'écho se répercuta dans toute la vallée comme un bruit de tonnerre. La balle était passée tout au plus à une dizaine de mètres, il avait entendu son sifflement et son impact contre les branches traversées de part en part. Il se coucha immédiatement dans l'herbe humide

de rosée, attendant le deuxième tir qui ne vint pas. Puis il resta un instant dans cette position à se demander si le tir de fusil était dirigé contre le sanglier ou contre lui, jusqu'à ce qu'il trouve cette question insensée. Vingt minutes plus tard, il déboucha sur la route goudronnée et, avant même de sortir du brouillard, il entendit la fanfare qui jouait sur la place.